

La Bérarde

Iris Thaumás

« L'amour ne sera plus le commerce d'un homme et d'une femme, mais celui d'une humanité avec une autre. Plus près de l'humain, il sera infiniment délicat et plein d'égards, bon et clair dans toutes les choses qu'il noue ou dénoue. Il sera cet amour que nous préparons, en luttant durement : deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant, et s'inclinant l'une devant l'autre. »

Rainer Maria Rilke

Elle dort. Tout est silencieux. Le jour s'infiltré sous le lourd rideau de velours. Un fardeau, dont elle ne saisit pas la teneur, l'écrase dans ses draps plein d'une tiédeur qui ankylose son esprit. Ses paupières pèsent... un âne mort, dirait son père. Elle étend un bras. Le drap est froid de l'autre côté du lit ; la place est vide. Les yeux clos, elle se dit qu'il a dû aller à vélo chercher du pain ; elle n'a pas entendu sa voiture passer dans le chemin. Il a pris quelques jours de congé, pour une fois qu'il est là, il est déjà parti, il n'a pas une minute à perdre. Le sommeil l'envahit à nouveau, elle se laisse sombrer avec délectation dans ses rêveries. Dans des boîtes plastiques, les framboises cueillies la veille, au coucher du soleil, l'attendent. Sur le feu, elle les voit rendre leur jus dans le faitout ; elle verse le sucre de canne qui

fait une petite montagne blonde au milieu de cette petite mer mousseuse rose vif qui a surgi de la grille la plus fine du moulin à légumes. Avec sa cuillère en bois, elle pousse ce monticule qui s'effondre sur lui-même.

La porte d'entrée claque, l'extirpe de ses torpeurs ; elle jette brusquement le drap au pied du lit ; d'un geste automatique, elle saisit la boîte de médicaments posée sur sa table de nuit et décroche de la plaquette le petit cachet qui compense les caprices de sa thyroïde à l'humeur variable. Elle lui en veut, le moindre oubli l'empêche de lutter contre cet état d'apathie latent. Pourtant, l'endocrinologue lui a dit que ce n'était pas possible, que cela ne pouvait pas avoir un tel effet ; elle ne le croit pas. Elle sait, elle, ce que c'est que d'être dépendante de ce petit cachet blanc. Les seuls instants où il lui est bien précieux, c'est quand ça ne va pas, que l'envie n'est pas là et qu'elle prétend qu'elle a oublié de le prendre ; alors, on la plaint. Elle tire le rideau, entrouvre la porte-fenêtre, le soleil d'août est déjà haut, il fait bon. Le rosier affiche une mine piteuse : une rose fanée de la belle saison a échappé au sécateur, les feuilles tachetées de noir attendent une brumisation de sa préparation de savon noir et de bicarbonate.

Elle entend le froissement de la pochette papier des baguettes fraîches déposées sur la table, le ronronnement de la bouilloire ; la porte du réfrigérateur claque. Elle referme la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse, elle craint qu'une petite bête ne s'invite dans la chambre. Il a préparé un plateau ; absent la plupart du temps, lorsqu'il est là, face à cet environnement enchanteur, il

exulte, vantant la chance qu'ils ont d'avoir ce cadre inouï sous leurs yeux pour prendre le petit-déjeuner ; il veut manger sur la terrasse. Il lui a promis un week-end en amoureux à la Bérarde et a réservé un hébergement sympathique, c'est une surprise. Toujours réjoui, il est heureux des choix « qu'on fait ensemble », selon la formule consacrée ; elle ne le contrarie pas, elle enfouit ses désirs, harmonise sa volonté à la sienne, tout va bien. La carte IGN trône sur la table de la salle à manger, les sacs à dos attendent les pique-niques. Elle s'assied, hume le thé avant de le verser dans son grand bol. Il a prévu la première rando, il faudrait y être vers treize heures. « Deux heures de route, on mange, on pose les affaires et on attaque la tête de la Maye, c'est facile », lui dit-il, en ouvrant la carte pour l'impliquer ; c'est leur week-end. Elle lui fait remarquer le fort dénivelé ; sûrement trop discrètement car il ne l'entend pas. Elle prend son temps, savoure le pain frais sous une fine couche de beurre et de confiture. Dans les parterres, les abeilles butinent les quelques fleurs qui ont résisté à la sécheresse estivale ; une guêpe rôde autour de la table, prête à plonger tête la première dans le pot de confiture ; elle la chasse d'un revers de main et le referme. « J'aimerais bien remonter cette vallée sous la Meije, regarde ça monte tranquillement, on longe un cours d'eau et on arrive au pied du glacier, ça doit être magnifique, et le rapport montée-distance me paraît pas mal », lui dit-elle en tendant le cou sur la carte qu'il étudie. Ils prendront cet itinéraire demain, si cela lui fait plaisir, mais cet après-midi, il lui vend le programme panorama imprenable sur les Écrins, petite balade de mise en jambes pour

attaquer le week-end. « Au fait, as-tu regardé la météo ? » Évidemment qu'il a vérifié la météo, elle s'en doute, mais elle pose tout de même la question.

Débordant d'énergie, il tourbillonne ; lasse, elle le suit, esquisse fuyante dans son ombre. Perdue dans cette grande maison, qu'elles lui paraissent interminables ces semaines en solitaire, éprouvantes traversées du désert ; mais pour l'or d'un temps d'amour, elle se damnerait. Parenthèse infime de plaisir qu'elle rêverait éternel, elle se blottit dans ses bras et lui réclame un petit bisou dans le cou ; s'échapper de ce petit vallon dans lequel elle tourne en rond, il a raison, cela lui fera sans doute du bien. Elle oubliera ce fichu boulot qu'elle vient de quitter parce qu'elle n'y arrivait plus, cette insidieuse monotonie qui s'est installée en elle sans qu'elle comprenne vraiment pourquoi. Elle envie son éternel dynamisme, non, elle se bénit qu'il compense son manque d'énergie. « Allez, il faut avancer ! Je charge la voiture pendant que tu fais les casse-croûtes ! » interrompt brutalement ses rêveries. Le couteau fend la baguette croustillante en deux, elle tartine des rillettes de thon sur chaque morceau, c'est plus digeste que le jambon ; elle reste frugale car elle craint l'effort du programme qu'il leur a concocté pour cet après-midi. Des petits cubes de far au pruneau, quelques tomates cerise, les gourdes, un couteau suisse, du comté, du chocolat et du café dans un thermos, elle n'a rien oublié. Elle fait dix fois le tour de la maison, elle a toujours l'impression de négliger quelque chose. Lui, attend déjà dans la voiture, agacé, mais ne dit rien. Elle va vérifier qu'elle a bien débranché le fer à repasser dans son

atelier de couture, elle caresse le velours qu'elle a acheté pour faire une petite robe à Noémie, leur petite-fille, puis dévale l'escalier et s'arrête devant le cadre photo où les enfants sont figés dans leur vie d'avant, rayonnants, à côté de la porte d'entrée. Elle pense qu'elle ne va pas bien parce que les enfants sont partis, elle se sentait utile, peut-être aussi indispensable. Les géraniums ont soif, vite, un verre d'eau, puis deux. C'est bon, j'arrive, se dit-elle. Elle est contente, bien sûr, mais elle appréhende tout de même cette expédition. Elle lui dira dans la voiture qu'elle ne veut pas se retrouver comme l'année passée dans le cirque du Giberney à crapahuter au-dessus d'une barre rocheuse. Ils s'étaient disputés, elle lui avait reproché de ne pas l'entendre, de lui répéter « non, t'as pas peur ». Elle aimerait tant s'abandonner, confiante, se dire qu'il a pensé à ce qui lui ferait plaisir quand il prévoit une sortie. Maudites pensées qui la surprennent, lui gâchent la vie, mettent leur amour à l'épreuve de l'eau amère !

Comme toujours, lorsque sa confortable voiture l'emmène, elle a l'impression de partir, itinérante, au bout du monde. L'âme vagabonde, elle se laisse bercer par les lacets. Elle ne lui dit plus qu'elle a toujours rêvé d'une maison de ville entourée de grands murs de pierre sur lesquels pousseraient d'opulents rosiers liane ; il s'irriterait et dirait qu'elle ne comprend rien au bonheur et n'est jamais contente, qu'elle remet toujours tout en question. Leur vue imprenable sur les grands espaces l'opprime, l'intimité d'une terrasse derrière quelques arbustes, qu'ils n'ont pas, la rassurerait. Pourquoi ne la comprend-il pas ? Elle s'isole sous ses

écouteurs qui lui susurrent *Ombre de mon amant*, les paupières fermées, dans un apparent sommeil, jusqu'à ce qu'une question la ramène à lui : « Tu penses qu'on pourra cueillir quelques framboises ? » Elle range ses écouteurs : « Non, on sera trop haut. » Ils traversent Livet-et-Gavet. Elle se souvient de l'époque où elle découvrait, grisée, l'essor industriel lié aux papèteries de ces villages enclavés qu'il lui racontait, jeunes mariés. Aujourd'hui elle ne voit plus que ce noir dégoulinant des falaises qui l'opprime, elle lutte pour faire semblant d'avoir envie. Qu'il est loin ce temps où ces deux amoureux, enthousiastes, galvanisés par l'écoute d'un CD de *Dire Straits* à six heures du matin, filaient à vive allure vers Serre Chevalier dans leur vieille Citroën pleine de buée pour une journée de folie sur les skis ! Une vraie passoire, sa fougue s'est échappée par tous les trous. « Je me suis essoufflée » lui traverse l'esprit, elle le suivait déjà, éprise qu'elle était de son Dom Juan si élégant sur les pistes ! Elle lui pardonnait toujours ses excès de vitesse et ses dépassements « limite » en ligne droite qui se terminaient, dans l'élan de la descente, au frein à main dans les virages en épingle, blancs de neige givrée ; elle se souvient particulièrement de celui loupé à Gréolières, les enfants dans leur siège auto à l'arrière du véhicule, du tête-à-queue et de l'aile arrière de la voiture plantée dans le bourrelet de neige du bas-côté. Il lui avait ordonné de sortir rapidement pour pousser la voiture et la remettre sur la route avant l'arrivée de la Coccinelle fraîchement doublée. Elle en sourit encore dans son for intérieur. Fidèle équipière, sans broncher, elle s'était exécutée avec succès ! Au volant de sa belle voiture, c'est fini, il

s'est assagi, maintenant il est prudent, il ne voudrait surtout pas la rayer. Heureusement, car la légendaire route étroite et sinueuse longeant le Vénéon, torrent turbulent, est vertigineuse ! Tout en la voyant découvrir le site, figée, agrippée à l'accoudoir, il lui raconte l'histoire de son arrière-grand-père garagiste à Grenoble qui, après-guerre, dans les années vingt, emmenait de célèbres alpinistes à la Bérarde. L'image de cette voiture d'époque, dépourvue des éléments de sécurité actuels, au-dessus du précipice qu'elle contemple aujourd'hui, la glace. Envahie par cette vision à la fois terrifiante et sublime, elle murmure : « il était héroïque. Moi qui ai toujours eu une peur bleue de ces routes suspendues, je n'arrive pas à imaginer qu'il ait pu le faire ! »

Magnifique ! Inondé de soleil, le village les attend, blotti au carrefour de toutes ces vallées ! Leur objectif, le sommet arrondi qui les surplombe, paraît insignifiant à côté de ceux d'un blanc immaculé qui étincellent sous leur neige éternelle. Le ventre plein, ils attaquent le petit sentier, comme indiqué sur le fléchage, après le pont qui passe sur le Vénéon. Un virage après l'autre, ils gravissent laborieusement ce sentier étroit, mélange de pierres concassées, de terre, de rochers affleurants.

« Dis, ça grimpe sérieusement ! »

« Oui, mais t'inquiète, c'est bien balisé. J'ai lu qu'ils avaient installé des câbles et des marches en métal pour faciliter l'accès. Et franchement, il paraît que le point de vue vaut largement l'effort fourni ».

« Ce n'est pas une via ferrata au moins ? Tu sais que j'ai horreur de ça ! C'est maintenant que tu me dis ça ? Ce n'est pas l'effort qui m'inquiète, quoique mes genoux n'aiment plus trop les descentes trop fortes ; mais je te préviens, je fais demi-tour si c'est trop vertigineux ! J'en ai marre d'avoir peur ! Tu te souviens du Gioberney l'année dernière, les deux roches qu'il fallait contourner au-dessus du vide pour arriver au refuge du Pigeonnier ? »

« Non, là, j'ai regardé, ils ont sécurisé. »

« Je sens que je vais encore verdir là-haut ! »

« Non, t'exagères, t'as pas peur ! »

« Arrête de me dicter ce que je dois ressentir ! Tu m'énerves ! »

« Non, je dicte rien, c'est toi qui râles tout le temps ! Profite du cadre. Quelle chance d'être là ! »

La pente se verticalise rapidement, les pas sont lents, mesurés, toute envie de discuter s'est évanouie, ils gardent leur souffle, la chemise se trempe et colle au sac à dos. Le village s'éloigne, devient tout petit, on n'entend plus le torrent depuis un bon moment, ils ont déjà dû grimper quatre ou cinq cents mètres. Elle monte gaillardement devant lui, l'amour-propre la tient, elle ne dit rien. Une pause boisson est bienvenue ; le regard vers le ciel, elle soulève le rebord de son chapeau et enlève ses lunettes de soleil pour mieux distinguer l'objectif. Elle ne peut s'empêcher de réprimer une grimace en regardant vers le bas. Le sentier disparaît, les premières dalles, impressionnantes, se présentent.

« Je passe devant, ne t'inquiète pas, regarde, accroche-toi à la ligne de vie, ils ont installé des câbles, je te l'avais dit. Suis-moi,

fais comme moi ». Elle le suit sans un mot, jusqu'au moment où elle le voit escalader un bloc rocheux plus haut que lui sans câble. Il s'est agrippé à une irrégularité de la dalle. Elle cherche désespérément la poignée en métal, ne la trouve pas, s'agite, une vision de trou noir l'engloutit. Épouvantée, elle l'implore, hurlant sa détresse : « non, je n'en peux plus, il n'y a plus de passage, la roche est à flanc de falaise, il n'y a rien dessous, s'il te plaît, redescends ». Elle essaie pourtant, s'engage, puis, immobile, l'orgueil déchiré, le nez sur la paroi, son corps collé à la roche chauffée par le soleil ardent de l'après-midi, les mains agrippées à une aspérité, sidérée, incapable de regarder le village devenu un tiret en contrebas ; elle ne peut pas non plus lever le nez. Dix mètres au-dessus d'elle, libéré, en marche vers un replat, insistant, il l'incite encore, « allez, monte, qu'est-ce que tu fous, tu n'y arrives pas ? Tu as une prise juste au-dessus, une vraie poignée ! ». Extatique, il jubile, lui lance un « c'est magnifique » ; il lui donne la nausée, un vertige puissant l'envahit, elle lâche prise, emportée dans sa chute par le poids de son sac à dos. Les bras et les jambes tendus, sa chute devient celle du pantin au costume blanc, cheveux au vent, de cette toile cauchemardesque qui l'a toujours terrorisée. *L'amour est mort, l'amour est vide* croassent les choucas qui accompagnent en planant son plongeon vers le fond de la vallée. Il a cassé son jouet, il voit sa femme, qui le suppliait quelques secondes plus tôt de ne pas franchir ce petit mur perché au-dessus de la vallée, rapetisser dans l'infini d'un trou noir. Le cœur en suspens, cette chute vers le vide infini s'achève dans un sursaut qui la sort de sa mort.

Elle frappe brusquement le commutateur, la lumière jaillit. Elle saisit son visage entre ses mains, elle a besoin de se toucher. Elle vit.